

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 52

JEUDI, 29 DECEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Administration de *L'Opinion Publique* prie respectueusement les abonnés endettés envers elle de payer leurs comptes d'ici au 1^{er} janvier prochain.

Cet appel est fait pour ceux qui ne sont débiteurs que de l'année courante comme pour ceux surtout qui sont arriérés de plusieurs années. Les abonnés comprennent fort bien que pour publier un journal illustré du format de *L'Opinion Publique*, il faut déboursier de grosses sommes d'argent. D'ici à la fin du mois il y a trois semaines encore, le temps nécessaire pour se préparer à faire droit à la juste réclamation de l'Administration. Les abonnés de la campagne feront remise de ce qu'ils doivent par lettres, qui devront être enregistrées au bureau de poste de leurs localités respectives.

L'Administration regretterait beaucoup si elle était obligée de réitérer sa demande, ce qui lui ferait subir des retards dans la rentrée de l'argent. Ces retards nécessiteraient une longue correspondance qui entraînerait, par conséquent, des frais de postage et l'envoi aussi de collecteurs près de ceux qui ne répondraient pas à l'appel qui leur est fait. Dans ce cas, l'Administration, pour rentrer dans les dépenses qu'elle aurait faites, au lieu de réclamer le prix ordinaire de l'abonnement, qui est de \$3.00, réclamera \$3.50 pour l'année. Qu'il soit bien compris que cette mesure ne sera prise qu'à l'égard des retardataires seulement.

L'Administration espère que les choses n'en viendront pas là, et qu'au 1^{er} janvier prochain elle aura au contraire à féliciter ses abonnés pour l'empressement qu'ils auront mis à payer ce qu'ils doivent.

L'ADMINISTRATION.

LE JOUR DE L'AN

Nous touchons au nouvel an ; dans deux jours 1881 aura cédé la place à 1882, et comme diront quelques journalistes rhétoriciens : encore une année qui vient de se perdre dans le gouffre de l'éternité ! Le jour de l'an ! quelles heures heureuses le composent ! Rien qu'à entendre prononcer ces mots magiques, un cliquetis de jousjoux, un bruit de baisers sonores, de joyeux éclats de rire, viennent frapper nos oreilles ! C'est la vraie fête de la famille et la véritable joie du foyer ! Que de doux moments ! Comme ils sont beaux ces jours où, levés avant l'aurore, tous les membres de la famille se précipitent vers la demeure de l'aïeul pour recevoir sa bénédiction et échanger entre eux les souhaits de bonne année ! Et le déjeuner du jour de l'an, comme il est bruyant et joyeux ! Mais il vient un temps dans la vie où ce jour réveille plus de tristes souvenirs que d'agréables pensées. Le temps multiplie les désillusions et les mécomptes, diminue le nombre des êtres qui nous sont chers ! Le cœur se serre en songeant à ceux qui partageaient autrefois nos joies et nos plaisirs en cette circonstance. Comment se réjouir lorsque la main de tant d'amis s'est glacée dans la nôtre !

* *

Il n'y a guère de pays au monde où le jour de l'an cause autant de joie et d'émoi que dans le nôtre. Cette coutume d'aller saluer l'aïeul au premier de l'an, ne nous paraît pas exister ailleurs ; elle n'en est que plus touchante. Même ceux qui vivent à côté de nous semblent ignorer ce qui se passe dans nos familles à cette date. En 1875, nous revenions, le 31 décembre, d'une longue tournée dans le comté d'Argenteuil, en compagnie de deux Anglais, dont l'un est aujourd'hui député et l'autre le sera avant longtemps. C'était la nuit, et nous traversions la paroisse de St-Martin. Et comme dans chaque maison on apercevait de la lumière : " Vos

compatriotes, nous dit l'un de nos compagnons de voyage, se couchent bien tard. Est-ce qu'ils travaillent à une heure aussi avancée ? Comment, répondions-nous, ne savez-vous pas que c'est demain le premier de l'an, si nous n'y sommes déjà ? Ne savez-vous pas que partout on se prépare ici à aller souhaiter une heureuse année aux *bonnes gens*, et là à recevoir les enfants, grands et petits, les filles, les gendres et les brues ? Nos amis, nés et élevés dans la province de Québec, nous avouèrent qu'ils ignoraient complètement l'existence de cette coutume patriarcale.

* *

Que de poignées de mains, que de souhaits vont s'échanger par le monde dans la journée de dimanche prochain, et dans le nombre immense combien de sincères ! Aux statisticiens philosophes de répondre. Est-ce parce qu'ils sont si peu sincères qu'il y en a si peu d'exaucés ! Du reste, c'est fort heureux qu'ils ne le soient point. Quelle révolution, grand Dieu, si tous les souhaits que chacun nous fait et surtout ceux que chacun forme pour soi, passaient dans le domaine de la réalité ! Tous ceux qui sont en bas voudraient être en haut ! Il n'y a pas si petit commis qui ne voudrait avoir la boutique du patron ; de valet qui n'ambitionnât de se prélasser dans la voiture de ses maîtres, de fille à marier d'épouser son Prince Charmant. Tous les hommes politiques seraient ministres et tous les employés chefs de bureau. Encore ce ne serait qu'à demi mal, si les envieux, ceux qui sont en haut, ambitionnaient de descendre ; mais il est à parier qu'eux aussi, tout comme les autres :

"... Souhaitent toujours et perdant en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires."

* *

Lorsque nous étions au collège, les élèves s'amusaient à échanger des souhaits, mais il fallait sortir des banalités et faire des vœux spéciaux pour chacun ; c'était un excellent exercice d'imagination et d'invention. La mode en existe ailleurs. Nos concitoyens anglais, gens positifs, à formules commodes pour toutes les circonstances de la vie, se tirent d'affaires facilement. A toutes les connaissances qu'ils rencontrent, ils distribuent un *I wish you the compliments of the season* ! C'est à la portée de toutes les intelligences, et cela épargne beaucoup de temps. Mais ce qui n'est pas tolérable, c'est d'entendre résonner à nos oreilles une traduction littérale de cette phrase. Rien ne nous horripile comme d'être salué par ce *je vous souhaite tous les compliments de la saison*, ce qui ne signifie rien en français, sinon que le jour de l'an dure tout l'hiver. En fait d'anglicismes, il n'y en a pas de mieux réussi. A ce compliment hétéroclite, nous préférons de beaucoup le souhait aussi spirituel que nouveau, répété un peu partout dans la province : *Je vous souhaite le paradis dans le ciel et la mort à la fin de vos jours* !

* *

Etant admis que la grande sagesse et le grand secret du bonheur consiste à être content de son sort, il n'y a rien de grand, de beau et de sublime comme le souhait parti d'en haut, il y a deux mille ans, et destiné à procurer ce contentement : *Paix aux hommes de bonne volonté*. C'est aussi celui que nous faisons aux lecteurs de *L'Opinion Publique*.

A.-D. DECELLES

NOTRE POLITIQUE

Que de sourcils froncés !... Que de fronts rembrunis !... Que de muettes imprécations à la vue de ce titre provocateur !

"Encore de la politique !" disent les gens dégoutés avec une moue malade.

"Si les femmes s'en mêlent à présent !" grondent les papas inquiets avec des haussements d'épaules, des hochements de têtes et des écarquillements d'yeux qui sous-entendent un monde de choses !

Et les intéressés donc... les politiques ! Chatouilleux

au sujet de leur *dada*, ils frissonnent et dressent une oreille anxieuse quand on en prononce le nom vénéré. Savants diplomates, que vos vastes fronts chargés de soucis gardent leurs rides pour le chille du déficit !

Je ne prétends pas approfondir ici les sombres mystères de votre haute diplomatie.

Je n'évoquerai pas le fantôme de ces immenses scandales qu'on a été jusqu'à qualifier de *pacifiques* et qui reposent en paix sous le marbre du pouvoir, en attendant qu'un nouveau règne rouvre les tombeaux pour se servir de ces vieux mannequins usés, comme chevaux de bataille, s'il n'y a quelque malencontreuse taxe sur le tapis.

Mais... ce titre est toujours là, dressant sa silhouette agaçante... Je dois une explication.

Remarquez avec moi, disciples tourmentés de cette hargneuse déesse, que j'ai dit *notre* politique ; ce pronon dénote une spécialité qui est celle de mon sexe.

Je veux considérer la politique au point de vue des femmes ! Ne souriez pas messieurs... Cette idée déjà plus neuve et l'instant est proche où la plus belle partie du genre humain fera son entrée sur la scène politique !...

Ce sera un des nombreux progrès du XIX^e siècle ! Ne vous récriez pas non plus sur cette invasion car vous-même la préparez :

Qui n'a pas assisté aux assemblées publiques lors des élections générales !

Là, des Cicérons modernes discutent les intérêts *compromis* de la province ; là ils jouent une comédie de dénonciations et de protestations patriotiques, audessus, et pour le bénéfice d'une éblouie.

Dans les alentours, ordinairement en face de la scène du combat, on remarque une galerie remplie, regorgeant de dames les yeux avidement fixés sur les combattants.

On devine les opinions à l'expression des physionomies.

Plus d'un jeune tribun à son début, a senti le frisson lui caresser les chairs, rien qu'à la vue de ces jolis minois rassemblés là-haut.

Un harangueur émérite, quelque peu fat et qui ressent encore des velléités de plaire au beau sexe, soulève son chapeau d'un geste plein de grâce et dit en s'inclinant devant la galerie avec un séduisant sourire : *Mesdames !... et messieurs !...*

Le spectacle rappelle le Colisée où les dames romaines décidaient de la vie des gladiateurs et leur pardonnaient d'être vaincus s'ils savaient l'être avec grâce.

Tout, cependant, n'est pas aussi rose qu'on le présumerait dans l'*Eden aérien*.

Dès le premier discours, voici ce qui s'y passe : Les yeux bleus comme l'azur céleste de tout à l'heure, sont devenus presque féroces—les lèvres gracieuses où s'épanouissait un si charmant sourire sont sévèrement contractées—les sourcils si bien arqués se sont froncés d'une terrible manière—le front ordinairement si pur et si serein est plissé formidablement—le petit pied mignon frétille d'impatience et un superbe éventail se brise en éclats sur la balustrade !...

A côté de cette personnification de la colère, ainsi exaspérée par les épithètes de l'orateur à l'adresse d'un mari, d'un frère, d'un ami peut-être, s'épanouit une figure ravie, enchantée, jouissant cruellement du supplice de sa voisine, jusqu'à ce qu'avec changement d'orateur, changement de physionomies se produise et ainsi de suite pour le plus grand malheur des beautés, et... la plus grande perte des éventails !...

Plût à Dieu que les hostilités se bornassent aux regards courroucés et moqueurs ! Dans ces moments de tension de nerfs, une querelle qui éclate donne le signal d'une centaine d'autres, couvées depuis longtemps ; et le sujet de ces disputes (je suis désolée de détruire en le disant la réputation de sagesse de mon sexe), est souvent la couleur des yeux ou de la barbe des candidats.

Il arrive quelquefois qu'une mademoiselle X... quelconque est agacée par les observations de sa voisine qui, selon les apparences, ne partage pas ses sympathies politiques. Par manière de vengeance l'acariâtre *politicienne* place son parasol sous le nez de la maussade voisine de façon à lui dérober toute la scène.

Celle-ci, d'un ton aigre-doux, demande qu'on retire cet embarras. La manœuvre s'exécute avec un léger grognement, et tout va bien pour deux minutes, jusqu'au moment où l'importune ombrelle, venant de nouveau s'interposer entre le héros *d'en bas* et le regard admirateur *d'en haut*, est repoussé avec violence... C'est le signal de la bataille!

Voilà pour les *mystères de la galerie!*

Malheureusement, ces petits chocs ont parfois des retentissements jusque dans la famille et dans les relations d'amitié.

Les visites offrent souvent aussi un curieux spectacle. On y voit des femmes qui abordent, tout d'abord, ce périlleux sujet—la politique.

On commence par une plaisanterie, on glisse imperceptiblement aux insinuations, puis aux personnalités offensantes et... l'on se retire mutuellement froissées.

Une jeune fille va voir, un beau jour, son amie.—Le fameux coup d'autorité venait de s'accomplir. Tout le monde en parlait et les femmes, Dieu merci! n'étaient pas les dernières à le discuter...

Après les *affaires de routine*, comme on dit en Chambre, la question du jour est mise sur le tapis par la jolie visiteuse, qui émet gratuitement une opinion aussi tranchée que... risquée.

—Mais, s'écrie l'autre, dis-moi ma chère, tu as lu probablement May, Hearn, Todd? Tu as sans doute étudié ces autorités avant de formuler un jugement aussi absolu?...!

La savante tirade eut l'effet prévu. L'amie demeura interdite devant cette bordée de noms constitutionnels. Elle s'abstient par la suite de se prononcer aussi carrément.

Mais vous pensez bien qu'elle préféra rester ignorante quant à la légitimité du coup d'autorité, que de consulter les pages mélancoliques de ces savants messieurs.

Mais je m'éloigne de mon but...

Revenons à nos moutons:

J'avais entrepris, je crois, de prouver aux messieurs que l'invasion de la femme sur la scène politique sera un bienfait, et qu'eux-mêmes seront les instigateurs de ce grand mouvement.

J'ai déjà lu, dans un journal, le récit du départ d'un ministre en mission officielle. Cet homme d'état, auquel la *faveur populaire* faisait la grimace à ce moment particulier, *avait été poursuivi des huées de la foule*, disait le journal, puis il ajoutait: *Les dames se joignaient à l'expression du mécontentement populaire.*

De quelle manière, je vous prie, les *dames* ont-elles exprimé leur déplaisir?

Peut-on plus franchement introduire un personnage dans le drame!

Du reste, nous ne songeons pas à nous en plaindre. Les femmes n'ont-elles pas comme les hommes le droit d'être mécontentes de la manière de procéder d'un gouvernement?—Pourquoi alors n'auraient-elles pas celui de protester et de manifester leur désapprobation!

Pour ma part, je serais la première à m'enrôler dans une association *revendicatrice des droits de la femme.*

Si nous avions seulement droit de vote!... Une chose certaine, c'est qu'alors l'Assemblée Législative se recruterait parmi les galants de tous les âges qui, sous le charme de leurs séduisantes collaboratrices, mèneraient gracieusement la province à la ruine.

On voit, du moins, que je ne m'aveugle pas sur les inconvénients que présenterait un aussi estimable privilège.

C'est d'ailleurs une bonne habitude que j'ai de peser le pour et le contre de toute chose, quelque bonne qu'elle puisse paraître à l'abord...

Je me surprends même, dans le moment, à faire des réflexions qui menacent de me conduire à une conclusion tout autre que celle à laquelle je semblais tendre:

N'ai-je pas dit que l'admission de la femme dans l'arène politique serait un des nombreux progrès du dix-neuvième siècle?

Il me vient à l'idée que l'un de ces raffinements de notre siècle se traduit comme suit: *Il n'y a plus d'enfants*: ce qui veut dire que l'insubordination à supplanté partout l'obéissance et le respect à l'autorité paternelle. On le déplore avec raison.

Par analogie, je craindrais qu'on me dise, voyant le beau sexe se livrer à toutes les éventualités de la vie publique: *Il n'y a plus de femmes.*

Ces quelques mots résumeraient le malheur du sexe fort!

Plus de femmes!... dites plus de vie heureuse possible!

D'ailleurs, ne nous alarmons pas.

Jamais une motion demandant l'intervention féminine dans les affaires politiques ne s'adoptera au parlement.

Elle aurait le même succès que la motion de ces naïfs députés de l'opposition, proposant au vénérable conseil législatif de couper stoïquement, en s'abolissant, le cours monotone de leur existence politique.

Si ce malencontreux projet de loi est soumis aux Chambres, les hommes soucieux de leur dîner fait à point se lèveront, et, par des arguments écrasants de

logique, prononceront que... pour vivre, il faut manger. Or, les femmes, étant occupées à faire une élection, ne trouveraient pas le temps de veiller le pot-au-feu, par conséquent, pas de dîner!

Les enfants laissés seuls pousseraient ignorants, grossiers, barbouillés... enfin, que sais-je!... les honorables députés, chargés de servir l'égoïsme comme les intérêts de leurs commettants, voteraient unanimement contre la proposition... Eh! ma foi... ils seraient dans leur droit!

Pardonnez-moi, je suis convaincue par les arguments irrésistibles de ma propre logique. En considérant cet autre côté de la médaille, je me suis persuadée que ce n'en est pas le revers.

Avouons, en effet, que ce que Dieu a fait est bien fait.

Le foyer de la famille est le poste d'honneur qu'il a assigné à la femme. C'est là que se concentrent et s'exercent avec fruit les bienfaisants effets de sa douce influence.

C'est au milieu du cercle intime et sympathique de la famille; c'est dans l'atmosphère chaude et expansive du foyer que se manifeste légitimement sa puissance attractive et conquérante.

Cette puissance, force de la femme, don du créateur, effective dans la famille, fléchirait au rude contact des foules.

L'art délicat et tout féminin de toucher sans les blesser et de réformer les cœurs, s'avilirait en s'appliquant à tenter des réformes sociales.

Que la femme sache comprendre et remplir *avant tout* la noble tâche qui lui a été confiée.

Quelle sache honorer ses soins aux limites de son devoir et de son foyer.

La blanche colombe, dont l'unique mission est de garder le nid chaud et moelleux, y rapportera des ailes pantelantes et souillées si son vol l'entraîne trop près des ornières et des ronces!

JOSEPHTE.

“JACK,” LE PETIT PORTEUR DE JOURNAUX

Je me suis laissé raconter une touchante histoire. Je vais essayer de vous la dire.

Les petits garçons qui vendent les journaux du soir, dans nos principales villes, ne sont pas tous des modèles de sagesse. Il faut les voir, à l'imprimerie, au moment où chacun fait la provision de journaux qu'il va revendre sur la rue—les plus grands écartant les petits et se faisant servir les premiers, absolument comme dans les républiques dont la devise est: *Liberté, Égalité, Fraternité.* Il faut entendre leurs propos, très peu édifiants, leurs cris et leur tapage: c'est une scène qui rappelle, en miniature, la Bourse de Paris, Londres ou New York, à certaines heures.

Sur la rue, ces petits bonshommes ne manquent pas d'impudence; c'est pourquoi les Anglais leur ont donné le nom de *Street Arabs*, que l'on pourrait traduire par: *Pirates des rues.* Ils harcèlent la pratique, et si, parfois, un passant repousse ces importuns par un geste ou un mot tant soit peu vifs, la réplique n'en se fait pas attendre; le jeune “pirate” a des qualificatifs tout prêts pour ridiculiser le chapeau, le nez, la moustache ou l'allure générale de l'acheteur récalcitrant. Quand il avise un monsieur à l'aise qui demande le journal d'un air un peu pressé, le gamin a mille ruses pour ne pas lui rendre la monnaie de sa pièce blanche, ou ne lui en remettre qu'une partie.

Enfin, détail plus triste, ces enfants, pour la plupart, abandonnent l'école et, une fois la vente finie, si la recette a été passable, ils ne la portent point à leurs parents; presque toujours, ils la gaspillent à se bourrer de gâteaux et de sucreries. Souvent, on a même vu de ces petits malheureux fumer de gros cigares et boire assez de whiskey pour comparaître le lendemain devant le magistrat de police.

Tel n'était point le petit Jack.

Tous les jours, hiver comme été, on pouvait le voir, vêtu bien pauvrement et posté au coin d'une des principales rues de la ville de X..., un paquet de journaux sous le bras. Il ne courait point au-devant des pratiques. Quand un monsieur passait, il lui offrait le journal, d'une voix douce et presque suppliante. Il s'était fait de nombreux clients, sans quitter son poste, et c'est l'un d'eux qui m'a rapporté ce que je vais vous dire.

Tout jeune encore, Jack avait perdu sa mère; son père était un vieux soldat anglais en retraite. Il recevait une pension d'un chelin sterling par jour. Sitôt après avoir reçu sa solde, le vieux s'installait dans une taverne où l'on savait comment lui faire dépenser jusqu'à son dernier sou. Le reste du mois, on lui donnait, à crédit, deux ou trois verres d'affreux whiskey chaque jour. S'il en voulait davantage, on le lui faisait payer en petits travaux, comme scier et rentrer du bois, faire des commissions, etc.. etc.

Quelquefois, il passait la nuit sur un banc sale, dans la buvette.

Ordinairement, il couchait dans une misérable mansarde dont Jack payait le loyer, sur les faibles produits de sa recette. Leur mobilier se composait de deux paillasses et de deux couvertures trouées, une table boiteuse, une chaise et un petit poêle où, par les plus grands froids, le bois manquait souvent.

De grand matin, le vieux réveillait l'enfant.

Affreusement altéré, après les libations de la veille, ses premières paroles étaient celles-ci:

—Jack, va chercher du grog! (*Go and get some grog!*)

Jack obéissait, sans mot dire, et, avec le whiskey, rapportait un peu de pain, avec du beurre ou du fromage, plus rarement un petit morceau de viande froide.

C'était le déjeuner; les autres repas, on les prenait à l'aventure, le vieux à la buvette, l'enfant où il pouvait.

Par une nuit froide, le vieux soldat mourut presque subitement d'une congestion de poumons.

Jack alla implorer le propriétaire de la buvette où son père avait passé la plus grande partie de sa misérable vieillesse et bu le germe de la mort. Les petites économies de l'enfant, jointes au produit d'une collecte que le tavernier fit parmi les tristes connaissances du vieux soldat, suffirent à payer un enterrement presque convenable.

Ces derniers devoirs accomplis, Jack se remit à la besogne. Il paie régulièrement sa pension dans une famille recommandable. Avec l'argent qui servait à acheter le grog du vieux soldat, il s'est procuré des vêtements chauds; sa tenue est irréprochable. Il n'a point oublié de mettre un crêpe à sa casquette.

Si, vers l'époque de la nouvelle année, vous passez devant le petit Jack, achetez-lui un journal et, en retour, donnez-lui une belle pièce d'argent. Vous aurez fait une bonne action.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

NOS GRAVURES

Le Gâteau des Rois

Cinq sœurs. L'aînée, aidée des conseil de la cuisinière pile dans le mortier les amandes qui entreront dans le Gâteau. Petites gourmandes! Pendant les fêtes elles ont mangé toutes sortes de bonnes choses pourtant! Elles ne sont pas contentes encore. Nous sommes à la veille du jour de l'An, et voici qu'elles s'occupent déjà du Gâteau des Rois. Bientôt elles retourneront au couvent. La cuisinière n'en sera pas fâchée. Le chat, témoin de cette scène, a l'air d'attendre sa part.

Chacun son tour

Monsieur le comte est sorti; la table est desservie; il ne reste plus sur la nappe blanche que la tasse de café vide, les liqueurs entamées et la boîte de fins puros venus directement de la Havane.

Quelle excellente occasion pour Baptiste; le grand fauteuil lui tend les bras; un paravent coquet le préserve de toute surprise et le cache aux voisins.

De la cafetière sort comme une légère buée de provocant arôme du moka; quant aux cigares, Baptiste les connaît déjà; ils sont excellents.

Allons, monsieur le valet de chambre, chacun son tour!

Et comme tout cela est bien rendu, spirituellement et finement composé.

Les moindres détails sont nature: la pose indolente du domestique et son visage satisfait; le groupe savant des flacons, tout, jusqu'au plumeau, qui a l'air heureux de flâner.

Ne vous semble-t-il pas avoir vu cela quelque part... dans le ménage d'un voisin, bien entendu!

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* a reçu la semaine dernière deux lettres chargées, l'une contenant \$3 et l'autre \$2. Ce sont deux abonnés sans doute qui font remise de ce qu'ils doivent. Nous les en remercions. Mais ils ont oublié de nous donner leurs noms. Nous les prions de se faire connaître, afin que nous puissions porter ces sommes à leur compte de crédit et leur envoyer leurs reçus. Un de ces abonnés est de Québec. Sa lettre est datée de cette ville et ne porte aucune signature.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longue de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



1882!

Que Dieu vous sauve mes chers enfants—
Aimez le bon petit Jésus notre Sauveur—
Aimez-le pendant toute votre vie—Sous la
figure d'un Vieillard, il envoie un ange
chargé de présents pour vous—L'année pro-
chaine il vous en donnera beaucoup plus—
Chantez les louanges de Jésus, mes petits
enfants!

CHOSSES ET AUTRES

La réplique suivante de Mgr Dupanloup est assez connue.

C'était au temps de la splendeur de Napoléon III. Monseigneur d'Orléans assistait à une grande réception aux Tuileries. A l'entrée d'un des salons, deux dames très décolletées barrent le passage avec leurs crinolines et leurs traînes, également immenses.

En apercevant l'évêque, une des dames prend la parole :

—Excusez, monseigneur, mais on emploie aujourd'hui tant d'étoffes pour nos robes...

—Qu'il n'en reste plus pour le corsage, interrompit Mgr Dupanloup.

* *

Mais nos lecteurs connaissent moins une réplique analogue de Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa.

Il y avait grande réception chez lord Liagar. Mgr Guigues y assistait.

Les dames portaient, cette année-là, des corsages énormément.....échancrés.

Après avoir présenté ses hommages au gouverneur, monseigneur quitte la salle au bout de quelques instants.

—Vous partez déjà, monsieur ? lui demanda quelqu'un.

—Que voulez-vous ? on me chasse par les épaules !

Cette seconde réplique vaut bien l'autre, à notre avis.

* *

Un curieux livre nous tombe sous la main : c'est la relation de voyage en Amérique de Sarah Bernhardt et de sa troupe ; auteur : Marie Colombier, une ex-chère amie de l'illustre comédienne, et la seconde étoile de la compagnie.

Ses appréciations sur le public américain, quoique très superficielles, ne manquent pas d'un certain piquant. Tout naturellement, elle *évoque* l'Amérique, pays barbare s'il en fut jamais à ses yeux.

Le succès de Sarah n'a été qu'un succès de bête curieuse ; les auditeurs ne l'ont ni comprise ni admirée. A ce sujet, elle rapporte un incident arrivé à New-Haven.

“On jouait *Frou-Frou*. Par erreur, les employés chargés de la vente des libretti, avaient apporté ceux de *Phèdre*.”

“Les portes du théâtre s'ouvrent ; salle superbe. Au contrôle, on vend des livrets de *Phèdre*. Le public a suivi consciencieusement le dialogue de Meilhac et Halévy, dans les tirades de Racine. Personne n'a réclamé.”

“Voilà comment ils comprennent ! Mais quoi ! ils ont payé, ils ont pleuré. Que veut-on de plus !”

Parlant de l'artiste américaine, Clara Morris, dont les journaux faisaient une rivale de Sarah, elle en trace ce portrait que Clara Morris ne trouvera pas flatté :

“Non, il est impossible à des Parisiens de se figurer l'étoile américaine.”

“Imaginez une femme qui rendrait des points à Sarah pour la maigreur, anguleuse, n'ayant plus d'âge et qui n'a jamais dû avoir de la beauté. De la jeunesse peut être, mais il y a longtemps. Sa bouche est un trou noir. Ses dents semblent des clous de girofle dans de la cire à cacheter. Et on prétend que l'Amérique est la patrie des dentistes !”

“Ratinée, momifiée, elle porte perruque de chérubin. Dans les moments dramatiques, elle sanglote, le front dans ses mains, et on voit ses doigts osseux rajustant les malencontreuses mèches blond-filasse.”

“..... Si du moins tous ces ridicules étaient compensés par des éclairs de génie ! Si l'artiste empoignait son public par l'admiration ! Mais non, comme son costume, son jeu est gris, terne, elle ne sait ni parler, ni marcher. Une cabotine de province.”

“Voilà la femme que les journaux comparaient à Sarah et qu'ils lui donnaient pour rivale.”

Marie Colombier s'amuse beaucoup au dépens de ceux qui ont fait des réceptions à Sarah—peut-être un peu parcequ'elle n'en était pas l'objet—et prétend que la comédienne faisait fi de toutes les démonstrations organisées en son honneur. Elle note à la fin de son récit, le fait que Sarah, qui était arrivée à New-York au milieu du bruit et de la musique, en est repartie sans tambour ni trompette :

“Telle a été la clôture banale de cette campagne si brillamment ouverte. On la pouvait prévoir depuis longtemps. Sarah n'a pas été la dernière à reconnaître que le mot prononcé par elle à son arrivée, dans un moment de coquetterie : “Ils viendront me voir comme une bête curieuse,” s'était réalisé un peu trop à la lettre.”

Sarah n'est guère épargnée dans le récit de son amie ; si jamais elles se retrouvent en présence, on peut s'attendre à une scène qui sera jouée au naturel !

QU'ILS SOIENT LES BIENVENUS

Une partie des Français qui ont assisté, à différents titres aux fêtes de Yorktown, sont à Montréal depuis hier. Tous nos concitoyens qui les rencontreront seront heureux de les saluer comme des amis et des parents, car entre Français et Canadiens, il ne devrait y avoir, selon nous, qu'une question de distance—physique.—Qu'ils soient les bienvenus et puissent-ils se trouver dans la Nouvelle-France, au point des sentiments d'amitié, un peu comme dans leur patrie !

Voici les noms de nos hôtes distingués :

M. Boulanger, général de brigade, chef de la mission militaire ;

M. Bossan, colonel de dragons ;

M. de La Chère, capitaine, attaché militaire français à Washington ;

M. Bureaux de Pusy, chef de bataillon du génie, attaché au ministère de la guerre ;

M. le baron Henri d'Aboville, capitaine d'infanterie ;

M. le comte Charles d'Aboville ;

M. Sigismond de Pourcet de Sahune ;

M. Gaston de Sahune ;

M. le comte de Beaumont ;

M. le vicomte de Noailles ;

M. de Gouvello ;

M. le marquis Laur de Lestrade.

Un banquet leur sera offert ce soir à l'hôtel Windsor.

Les messieurs dont les noms suivent : M. Aldéric Oumet, M.P., président ; M. J. X. Perreault et M. Trotter, vice-présidents ; M. Beaugrand, de *La Patrie*, et M. Gélinas, de *La Minerve*, secrétaires ; M. Seath, trésorier, sont chargés de préparer cette fête qui sera comme une réunion de famille.

L'ENTERREMENT D'UN AMI

Hippocrate ordonne que, pour sa santé, l'homme s'enivre une fois par mois ; Babion, comme Scararouche, pour bien observer l'ordonnance, fait trois réceptions par semaine, au moins, et il ne s'en porte pas mieux pour cela, si l'on en croit ses plaintes devant le tribunal de police correctionnelle.

Il est prévenu de récidive d'ivresse ; on pourrait même dire d'archirécidive.

Par une pluie à ne pas mettre une grenouille dehors, des agents l'ont trouvé couché, en pleine nuit, sur les marches du Tribunal de commerce ; si bien qu'il n'a eu que la rue à traverser pour aller à la station de police, sans cela il eût fallu une voiture pour l'y conduire.

Telle est du moins la version des agents ; lui prétend qu'il n'était qu'ému. Voilà, dit-il : ayant perdu un ami, que nous l'avions conduit au cimetière, on avait entré en revenant chez le marchand de vin ; on avait mis les petits verres dans les grands, alors je me suis trouvé un peu *émêché*, simplement.

L'agent.—Il était tellement ivre que, quand nous l'avons éveillé, il a demandé à bénir ses enfants. (*Rires dans l'auditoire.*)

Babion.—Ça prouve que je suis bon père, mais pas que j'étais soûl, et je ne permets à personne, pas plus qu'à autrui...

M. le président.—Vous n'avez ici rien à permettre ou à ne pas permettre.

Babion.—Je le retire. (*Très poli*) Mon agent, vous avez eu l'erreur (un autre dirait la bêtise... mais je vous respecte), vous avez eu la bêtise de croire que j'étais en ribote, tandis que j'avais de la souffrance, vu que je suis criblé d'un tas de choses des rhumatismes, à ne plus savoir où les mettre, des coliques, que le sacrifice d'Abraham n'est rien à côté. (*Rires dans l'auditoire.*)

M. le président.—Taisez-vous. (*A l'agent*) Il ne vous a pas insulté ?

L'agent.—Non ; seulement, en nous reconnaissant, il a poussé une espèce de cri de fureur.

Le prévenu.—Je le retire et je vous prie de le considérer comme de joie.

L'agent va s'asseoir.

M. le président.—Enfin, que faisiez-vous sur les marches du Tribunal de commerce, en pleine nuit, par une pluie battante, si vous n'étiez pas ivre ?

Le prévenu.—Mon président, je ne voudrais pas vous abuser, ça serait plat.

M. le président.—Voyons, répondez !

Le prévenu.—Je m'étais assis là pour m'arracher une dent. (*Rires.*) Tenez, la voilà ! il n'y a pas de quoi rire. (*Il cherche sa dent dans toute ses poches.*)

M. le président.—C'est inutile. Asseyez-vous.

Le prévenu (*relevant sa tête avec les mains.*)—Tenez, voilà le trou... on le voit.

M. le président.—Asseyez-vous.

Le prévenu s'assied, mais continue à montrer l'alvéole de sa dent absente au tribunal, au greffier, à l'huissier, au gendarme et à l'auditoire.

Le tribunal le condamne à deux mois de prison, 16 francs d'amende et deux ans d'interdiction de ses droits civiques.

LA NUIT DU NOUVEL AN

L'hiver glace les champs ; les beaux jours sont passés ;
Malheur au pauvre sans demeure !
Loïn des secours il faut qu'il meure.
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour :
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants presque nus et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux ;
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes ;
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

“ Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère ;
“ Elle mourut hier, en nous donnant son pain ;
“ Elle dort où dort notre père.
“ Venez, nous avons froid, nous expirons de faim.

“ L'étranger nous a dit : Allez, j'ai ma famille ;
“ Est-ce vous que je dois nourrir ?...
“ Nous avons vu pleurer sa fille ;
“ Et pourtant nous allons mourir.”

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus.
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive ;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte ;
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte ;
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte,
L'heure d'un triste son vint soupirer minuit.
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au point du jour, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la terre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur ;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille.
On les plaint : on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir,
Mais on ne venait pas la veille.

L. BELMONTET.

L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE

On sait que l'Italie a des visées fort ambitieuses ; elle veut à toute force entrer dans l'alliance des trois grandes puissances de l'Est et du Nord : l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. Le roi d'Italie, Humbert, a déjà fait un voyage à Vienne pour gagner les bonnes grâces de l'empereur François-Joseph. Il compte se rendre à Berlin, au printemps, pour conquérir l'amitié du vieil empereur Guillaume.

Mais le gouvernement italien a compté, paraît-il, sans M. de Bismarck, dont ses propres ambitions contrarient les vues. Aussi, M. de Bismarck vient-il de faire, presque à l'improviste, en plein Reichstag, une violente sortie contre les Italiens dont il repousse l'alliance comme dangereuse au point de vue politique, et stérile au point de vue de l'influence.

Voici, du reste, son principal argument contre l'alliance avec l'Italie. “Ce pays, dit-il, s'est jeté tellement tête baissée dans les idées libérales ; il a fait de si grands pas vers la république, que la proclamation de cette forme de gouvernement n'y est plus qu'une affaire de temps.”

On conçoit que cette brusque rebuffade de M. de Bismarck ait jeté le désarroi dans le gouvernement italien. Aussi, le ministère des affaires étrangères, Mancini, est-il monté à la tribune pour protester contre les paroles du terrible chancelier, il a presque traité d'insanité les idées exprimées par M. de Bismarck et vanté l'attachement du peuple italien à la forme monarchique et à la famille de Savoie. Les radicaux et les libéraux qui l'écoutaient sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ce qui se trame dans leur pays et dans leur parti, non-seulement dans les sociétés secrètes, mais en plein jour, ont dû bien rire de cette déclaration. En attendant, au moment même où M. de Bismarck s'éloigne du gouvernement italien, il se rapproche de plus en plus du Vatican.

LES PETITES SERVANTES DES PAUVRES

Cette congrégation, fondée il y a quelques années par messire Picard, pour soutenir, nourrir et vêtir les familles dans l'indigence, a donné jeudi, 22 courant, son banquet annuel, suivi d'une distribution de vêtements, ustensiles de cuisine, couvertures de laine, quincaillerie, vaisselle, bref de tous les articles nécessaires à un ménage.

Banquet et distribution furent précédés d'une messe basse dite par M. le curé Rousselot. Une foule considérable remplissait la vaste nef de l'église Notre-Dame pendant la cérémonie religieuse. M. l'abbé Colin, supérieur du Séminaire, prononça le sermon de circonstance avec l'éloquence qu'on lui connaît. La musique et le chant ont été beaucoup admirés.

Parmi les personnes présentes à ces agapes chrétiennes et à cette touchante aumône, on remarquait Mgr Termoz, M. l'abbé Labelle, de Saint-Jérôme, quelques autres membres du clergé et l'honorable M. Starnes.

Le repas fut suivi de chant, musique et présentation d'une adresse au public généreux qui avait contribué à l'œuvre charitable de vêtir les pauvres à l'approche des fêtes de Noël et du jour de l'An. Vers onze heures la fête se terminait, tout le monde paraissant enchanté de la manière dont M. Picard et sa petite congrégation avaient fait les choses. Ajoutons que les petites servantes des pauvres sont aujourd'hui environ 200.

UNE LÉGENDE

DE LA FORTERESSE DE PETERSBOURG

Le Récit de l'ancien Lieutenant.

J'avais dix-huit ans : j'étais depuis deux ans comme enseigne au régiment de Paulovsky.

Le régiment était caserné dans le grand bâtiment qui existe encore de l'autre côté du champ de Mars, en face du Jardin d'Été.

L'empereur Paul Ier régnait depuis trois ans et habitait le palais Rouge, qui venait d'être achevé.

Une nuit où, après je ne sais quelle escapade, la sortie que j'avais demandée pour faire une partie avec quelques-uns de mes camarades m'avait été refusée, et où je restais à la chambrée à peu près seul des officiers de mon grade, je fus tiré de mon sommeil par une voix dont le souffle effleurait mon visage, et qui me disait à l'oreille :

— Dmitri-Alexandrovitch, réveillez-vous et suivez-moi.

Je rouvris les yeux ; un homme était devant moi, qui me renouvela, éveillé, l'invitation qu'il venait de me faire pendant que j'étais endormi.

— Vous suivre ? répétais-je, et où cela ?

— Je ne puis vous le dire. Cependant, sachez que c'est de la part de l'empereur.

Je frissonnai.

De la part de l'empereur ! Que pouvait-il me vouloir, à moi, pauvre enseigne, de bonne famille, mais toujours trop éloigné du trône pour que mon nom fût parvenu jusqu'à l'empereur ?

Je me rappelai le sombre proverbe russe, né au temps d'Ivan le Terrible : *Près du tsar, près de la mort.*

Il n'y avait cependant pas à hésiter. Je sautai à bas de mon lit et je m'habillai.

Puis je regardai avec attention l'homme qui était venu m'éveiller. Tout enveloppé qu'il était de sa pelisse, je crus le reconnaître pour un ancien esclave turc, barbier d'abord, puis ensuite favori de l'empereur.

Cet examen, d'ailleurs, ne fut pas long. En se prolongeant, il n'eût peut-être pas été sans danger.

— Je suis prêt, dis-je au bout de cinq minutes, en serrant à tout hasard mon épée contre moi.

Mon inquiétude redoubla lorsque je vis mon conducteur, au lieu de prendre le chemin de l'entrée de la caserne, descendre par un petit escalier tournant dans les salles basses de l'immense bâtiment. Il éclairait lui-même notre marche avec une espèce de lanterne sourde.

Après plusieurs tours et détours, je me trouvais en face d'une porte qui m'était complètement inconnue.

Pendant toute la route parcourue, nous n'avions rencontré personne : on eût dit que le bâtiment était désert.

Je crus bien voir passer une ou deux ombres ; mais ces ombres, insaisissables d'ailleurs, disparurent, ou plutôt s'évanouirent dans l'obscurité.

La porte à laquelle nous aboutissions était fermée ; mon conducteur y frappa d'une certaine façon ; la porte s'ouvrit toute seule, évidemment mise en mouvement par un homme qui attendait de l'autre côté.

Effectivement, lorsque nous fûmes passés, je vis distinctement, malgré les ténèbres, un homme qui refermait cette porte et qui nous suivait.

Le passage dans lequel nous étions entrés était une espèce de scuterrain de sept à huit pieds de large,

creusé dans un sol dont l'humidité suintait à travers les briques qui en tapissaient les parois.

Au bout de cinq cents pas, à peu près, le souterrain était coupé par une grille à claire-voie.

Mon conducteur tira un clef de sa poche, ouvrit la grille, et la referma derrière nous.

Nous continuâmes notre chemin.

Je commençai alors à me rappeler cette tradition qui disait qu'une galerie souterraine communiquait du palais Rouge à la caserne des grenadiers de Paulovsky.

Je compris que nous suivions cette galerie, et que, puisque nous étions partis de la caserne, nous devions aller au palais.

Nous arrivâmes à une porte pareille à celle par laquelle nous étions sortis de prime abord.

Mon conducteur frappa à cette porte de la même façon qu'il avait frappé à l'autre ; elle s'ouvrit comme l'autre, mise en mouvement par un homme qui attendait du côté opposé.

Nous nous trouvâmes en face d'un escalier que nous montâmes, il donnait entrée dans des appartements inférieurs, mais à l'atmosphère desquels on pouvait reconnaître que nous entrions dans une maison chauffée avec soin.

Cette maison prit bientôt les proportions d'un palais.

Alors, tous mes doutes cessèrent : on me conduisait à l'empereur — à l'empereur, qui m'envoyait chercher, moi infime, caché dans les derniers rangs de la garde.

Je me rappelais bien ce jeune enseigne qu'il avait rencontré dans la rue, qu'il avait appelé derrière sa voiture, et qu'il avait nommé successivement, en moins d'un quart d'heure, lieutenant, capitaine, major, colonel et général.

Mais je ne pouvais espérer qu'il m'envoyât chercher pour la même cause.

Quoi qu'il en fût, nous arrivâmes à une dernière porte, devant laquelle allait et venait une sentinelle.

Mon conducteur me mit la main sur l'épaule en me disant :

— Tenez-vous bien, vous allez être devant l'empereur !

Il dit un mot tout bas à la sentinelle. Celle-ci se rangea.

Il ouvrit la porte, autant qu'il me parut, non pas en employant la clef de la serrure, mais au moyen d'un secret.

Un homme de petite taille, vêtu à la prussienne, avec des bottes venant à moitié cuisse, un habit tombant jusque sur ses éperons, coiffé, quoique dans sa chambre, d'un tricorne gigantesque, en grande tenue, quoiqu'il fût minuit, se retourna au bruit.

Je reconnus l'empereur. Ce n'était pas chose difficile ; il nous passait en revue tous les jours.

Je me rappelai qu'à la revue de la veille son regard s'était arrêté sur moi ; il avait fait sortir des rangs mon capitaine, lui avait, en me regardant, fait quelques questions tout bas, puis avait parlé à un officier de sa suite du ton dont on donne un ordre plein et absolu.

Tout cela ne faisait que redoubler mon inquiétude.

— Sire, dit mon conducteur en s'inclinant, voici le jeune enseigne auquel vous avez désiré parler.

L'empereur s'approcha de moi, et, comme il était petit de taille, se leva sur la pointe des pieds pour me regarder. Sans doute me reconnut-il pour celui à qui il avait affaire, car il fit un signe approbatif de la tête, et, en pivotant sur lui-même, il dit :

— Allez !

Mon conducteur s'inclina, sortit, et me laissa seul avec l'empereur.

Je vous le déclare, j'eusse autant aimé rester seul avec un lion dans sa cage de fer.

L'empereur parut d'abord ne faire aucune attention à moi ; il alla et vint, marchant à grand pas, s'arrêtant devant une fenêtre à un seul vitrage, ouvrant, pour respirer, un carreau mobile ; puis, lorsqu'il avait respiré, revenant à une table sur laquelle était posée sa tabatière, il prenait une prise de tabac.

C'était la fenêtre de sa chambre à coucher, de celle où il a été tué depuis, et qui, dit-on, est restée fermée depuis l'époque de sa mort.

J'eus le temps d'en examiner chaque disposition, chaque meuble, chaque fauteuil, chaque chaise.

Près d'une des fenêtres était un bureau en retour. Sur ce bureau, un papier ouvert.

Enfin, l'empereur parut s'apercevoir de ma présence et vint à moi.

Sa figure me sembla furieuse ; elle n'était cependant qu'agitée de mouvements nerveux.

Il s'arrêta en face de moi.

— Poussière, me dit-il, poussière, tu sais que tu n'es que poussière, n'est-ce pas, et que c'est moi qui suis tout ?

Je ne sais comment j'eus la force de lui répondre :

— Vous êtes l'élu du Seigneur, l'arbitre de la destinée des hommes.

— Hum ! fit-il.

Et, me tournant le dos, il se promena de nouveau, ouvrit de nouveau la fenêtre, aspira une nouvelle prise de tabac, puis une seconde fois revint à moi :

— Ainsi tu sais que, quand je commande, je dois

être obéi sans résistance, sans observation, sans commentaire ?

— Comme on obéirait à Dieu, oui, sire, je sais cela. Il me regarda fixement.

Il y avait dans ses yeux une expression si étrange, que je ne puis supporter son regard.

Je me détournai.

Il parut satisfait de l'influence qu'il exerçait sur moi. Il l'attribuait au respect, c'était du dégoût.

Il alla à son bureau, prit le papier, le relut, le plia, le mit dans une enveloppe, cacheta cette enveloppe, non pas avec le sceau impérial, mais avec une bague qu'il portait au doigt.

Puis il revint à moi.

— Souviens-toi que je t'ai choisi entre mille pour exécuter mes ordres, dit-il, parce que j'ai pensé que, par toi, ils seraient bien exécutés.

— J'aurai toujours devant les yeux l'obéissance que je dois à mon empereur, lui répondis-je.

— Bon ! bon ! Souviens-toi que tu n'es que poussière, et que je suis tout, moi !

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Prends cette lettre, porte-la au gouverneur de la forteresse, accompagne-le où il plaira de te conduire, assiste à ce qu'il fera, et viens me dire : " J'ai vu."

Je pris le paquet en m'inclinant.

— J'ai vu, tu entends ? j'ai vu.

— Oui, sire.

— Va !

L'empereur referma la porte derrière moi et sur lui en répétant :

— Poussière, poussière, poussière !

Je restai tout étourdi au seuil.

— Venez ! me dit mon conducteur.

Nous nous remîmes en route, mais par un chemin différent.

Celui-là conduisait à l'extérieur de la forteresse. Un traîneau attendait dans la cour : nous y montâmes tous les deux, mon conducteur et moi.

La porte de la forteresse donnant sur le pont de la Fontanka s'ouvrit, et le traîneau partit au grand trot, attelé en troïka. Nous traversâmes toute la place, et nous arrivâmes au bord de la Néva. Nos chevaux s'élançèrent sur la glace, et, guidés par le clocher Pierre et Paul, nous traversâmes le fleuve.

La nuit était obscure, le vent soufflait d'une façon lugubre et terrible.

À peine m'aperçus-je, au ressaut des rives, que je venais de toucher la terre ferme ; nous étions à la porte de la forteresse.

Le soldat prit le mot d'ordre et nous laissa passer.

Nous entrâmes dans la forteresse ; le traîneau s'arrêta à la porte du gouverneur.

Le mot d'ordre une seconde fois donné, on entra chez le gouverneur comme on était entré dans la forteresse.

Le gouverneur était couché ; on le fit lever avec ce mot tout-puissant :

— Par ordre de l'empereur !

Il arriva en cachant son inquiétude sous un sourire.

Avec un homme comme Paul, il n'y avait guère plus de sécurité pour les geôliers que pour les captifs, pour les bourreaux que pour les victimes.

Le gouverneur nous interrogea des yeux ; mon conducteur lui fit signe que c'était à moi qu'il avait affaire.

Il me regarda alors avec plus d'attention ; cependant il hésitait à s'adresser à moi. Sans doute, ma jeunesse l'étonnait.

Pour le mettre à son aise, je lui donnai, sans dire une parole, l'ordre de l'empereur.

Il s'approcha de la bougie, examina le sceau, reconnut le cachet particulier de l'empereur, le chiffre des ordres secrets ; il s'inclina, fit un signe de croix presque imperceptible, et ouvrit la lettre.

(La fin au prochain numéro.)

Celui qui n'a qu'une conviction deviendra un grand homme, non pas celui qui a un grand nombre d'idées.

La principale cause de la débilité est l'indigestion. Pour jouir d'une bonne santé, faites usage des Amers de Houblon qui purifient le sang et chassent toutes les impuretés.

TRÈS AVANTAGEUX. — Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

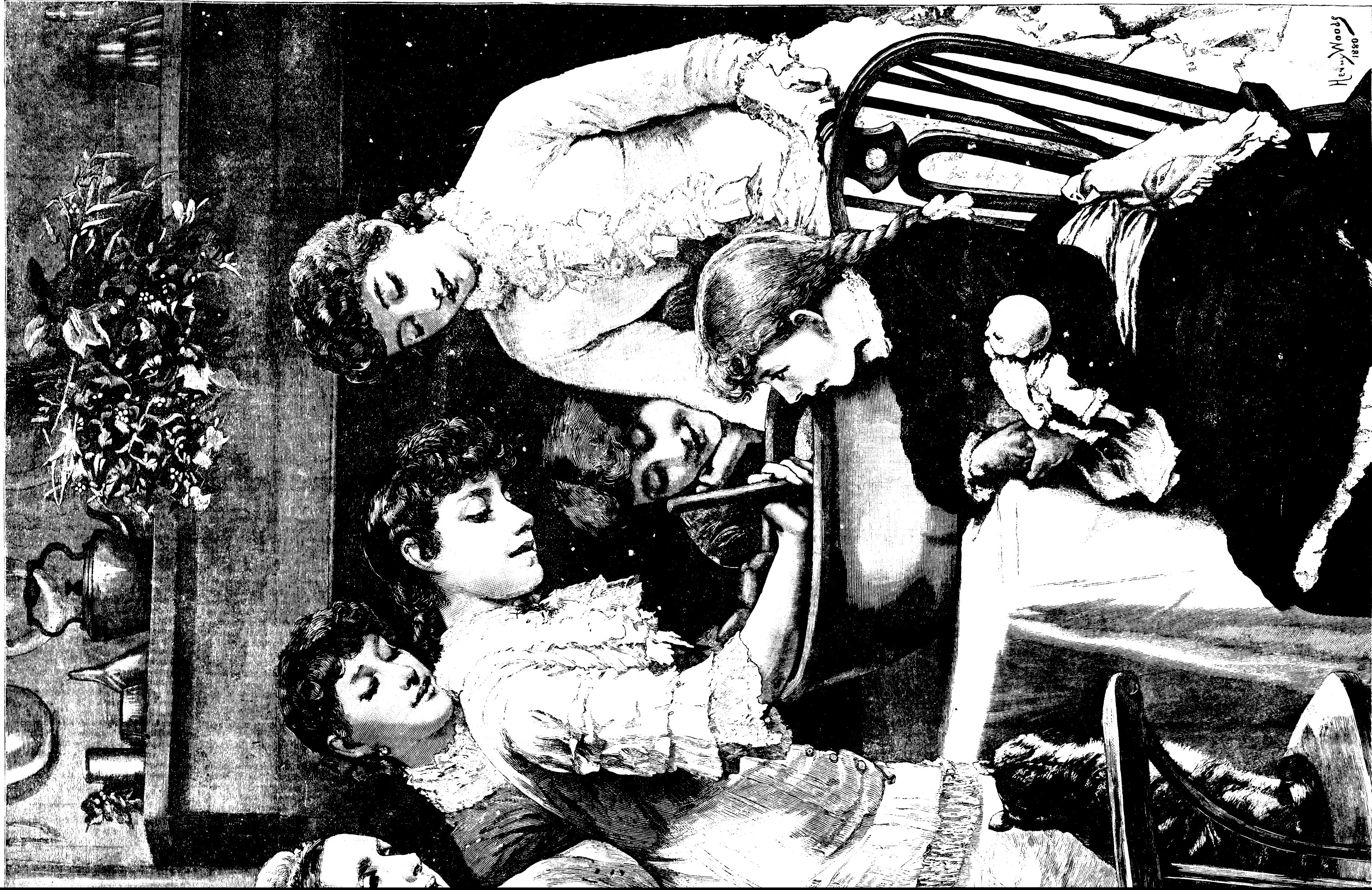
Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE ST-CATHERINE,

Montréal.



LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR
ANDRÉ MOUEZY

IX

Un soir, tous étaient réunis dans la chambre de Mme Clarvey où, depuis la maladie de Georges, se passaient les soirées. La petite filleule dormait à poings fermés, à l'ombre du lit maternel, et Georges, peu disposé à aller rejoindre, disputait en riant à sa mère les divers objets de sa toilette, se faisant payer d'une caresse chaque concession nouvelle.

La jeune marquise le regardait pensivement.
—Que ne restons-nous toujours à cet âge ! murmura-t-elle.
—Vous n'êtes pas courageuse, madame, reprit le docteur avec gaieté ; de plus, vous ne savez pas... Demandez plutôt à ma femme si jamais ses joies d'enfants ont valu ses bonheurs de mère !

—Il n'ajoute pas que je préfère encore ses gronderies sévères aux humiliations qu'on nous imposait au couvent ; tu te rappelles, Simone, ce bonnet de nuit trois fois grand comme nos têtes rebelles, et que, de plus, on nous mettait à l'envers ? Je l'ai porté huit jours au moins, plutôt que d'avaler le bro et réglementaire.

La jeune marquise sourit à ces souvenirs, et machinalement se rapprocha de la table couverte d'albums.

Pendant son séjour à Paris, Richard s'était permis, comme distraction unique, de rassembler, en un même lieu, tous les personnages connus de l'époque. Ils étaient groupés là, suivant le rang qu'ils occupaient dans le monde ou leur degré de célébrité : artistes, écrivains, acteurs, princes par le sang, princes de la mode, vieillards, jeunes hommes, femmes, enfants.

Simone retrouvait avec intérêt ces noms et ces physionomies qui, pour la plupart, lui étaient connus, et qui fournissaient, en passant à tour de rôle sur la sellette, des thèmes inépuisables à la conversation.

Elle avait feuilleté les grands albums de cuir rouge ; un seul restait, beaucoup plus petit.

—Ici, dit Richard en lui présentant, ce sont les amis—ils sont rares—vous voyez, madame.

Il y avait, en effet, beaucoup de places inoccupées.

La jeune femme allait refermer le livre, quand elle recula sa chaise par un brusque mouvement et devint toute blanche, son doigt crispé indiqua un portrait, resté seul, et comme oublié entre deux feuillets vides.

—Et cela, Richard, dit-elle, haletante... cela ? c'est un ami... aussi ?

—Cela, dit-il, c'est un assez singulier personnage, qui n'est pas à sa place ici, parmi mes amis. Je le tirai un jour, tout à fait par hasard, d'un mauvais pas fort ridicule, et il s'avisa, bien qu'il fût très grand seigneur, de me garder de la reconnaissance et de m'honorer plus tard du rôle de confident, dans une bizarre aventure concernant son mariage.

Simone ne pouvait plus pâlir ; par un dernier effort d'énergie, elle se leva, les deux mains sur son cœur, comme pour en comprimer les battements désordonnés, et se tournant vers son amie :

—Ma lettre, dit-elle, d'une voix brève et dure ; donne, donne vite... tu l'as gardée... de semblables lettres ne se déchirent pas...

—Simone, ma bien-aimée, je t'en supplie, calme-toi.
—Je suis très calme, donne, te dis-je ; comprends donc que tu me tues...

Epouvantée, Gabrielle ouvrit son secrétaire, et sans dire un mot de plus, remit à la marquise d'Hérigny la confession passionnée qu'elle lui avait adressée deux mois auparavant.

La jeune femme s'en saisit avec une violence presque brutale, et la jetant sur la table devant Richard, pétrifié de surprise.

—Lisez, dit-elle ! M. Clarvey, vous ne me connaissez pas. Les fleurs fanées se foulent aux pieds avec mépris...

Puis ses bras retombèrent, ses traits crispés prirent une expression de navrant douceur, pendant que ses yeux bleus, remplis d'une tendresse égarée, se fixaient sur le jeune homme.

—C'est dommage, murmura-t-elle... car... je vous aimais bien !

Elle ouvrit la porte en chancelant, et on l'entendit monter l'escalier, en s'arrêtant à chaque marche. Resté seul avec le docteur et sa femme qui se regardaient consternés, Richard les interrogea tour à tour.

—Ayez pitié de moi, dit-il ; je deviens fou ; qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? Pourquoi me fuit-elle ? Comment Roger d'Assy peut-il l'émouvoir à ce point ?

—C'est bien cela, fit Etienne, répondant à sa pensée intime et au geste désespéré de sa femme.

—Mon pauvre enfant, c'est une inconcevable fatalité. Je puis la plaindre... et te plaindre, rien de plus.

—Gabrielle, dit-il encore, je suis à la torture... dites, vous qui la connaissez, et qui l'aimez...

La jeune femme était pâle, et ses lèvres tremblaient.

—Vous avez gagné sa tendresse par votre entière confiance, dit-elle ; une fois votre femme, elle vous eût dit, j'en suis sûre, la douleur qui a pesé sur sa vie et vous l'en eussiez mieux aimée, comme nous ? Maintenant... c'est autre chose... Simone est pure comme les anges, je m'en fais le garant, mais elle est défiante et passionnée... et elle a cruellement souffert.

Lisez sa lettre, puisqu'elle le veut, et que Dieu nous éclaire !...

—Mais que va-t-elle faire ? Que va-t-elle devenir ? Gabrielle se levait déjà, le docteur Clarvey l'arrêta.

—Elle souffre, dit-il ; laissez-la pleurer. Toute son âme est employée à supporter et à dominer sa douleur, ne lui demandons pas d'autre effort. Demain nous verrons...

X

Quand Gabrielle, incertaine et tourmentée, se hasarda, le soir même, à pénétrer dans sa chambre, elle fut effrayée du caractère froid et concentré de sa douleur, et du calme de sa voix que démentaient l'altération de ses traits et la rougeur brûlante de ses joues.

Elle essaya inutilement de provoquer une confidence... ou une larme... la jeune femme l'interrompit brusquement.

—Pas un mot, dit-elle, je t'en prie ; ne me force pas à penser, je me briserais la tête sur les cailloux de la route... Je te bénis pour ce que tu as voulu faire. Je t'aimerai jusqu'à

mon dernier souffle ; mais je devais m'attendre à cela ; quand le malheur me voit, il accourt. Prends garde à toi si tu m'aimes, je te serai fatale aussi !...

—Simone, ma pauvre enfant, ne blasphème pas ainsi... ne sais-je pas aujourd'hui que je te dois la vie de mon fils ?

Un frémissement douloureux secoua les membres de la jeune femme au souvenir des heures inquiètes et délicieuses qu'elle avait passées avec Richard au chevet du cher petit être sauvé par eux.

—Je n'ai rien fait, dit-elle, d'une voix basse et hésitante. Je ne pouvais rien que l'aimer ; un autre...

—Mais cet autre, ton départ va le tuer, reprit Gabrielle avec énergie ; en rendant cet homme qui t'aime fou de désespoir, peux-tu bien assigner une limite à sa folie ? Tu ne le connais pas comme moi ; attends au moins... O malheureux enfants !

—Il a pu aimer cet infâme, reprit la jeune femme dont les yeux lancèrent une flamme sombre ; tôt ou tard, il le croira, et la mort me serait douce, Gabrielle, en regard de cet outrage... Laisse-moi partir ;—tiens, veux-tu me rendre un service ? un vrai ? fais mes malles ; j'en suis incapable. J'étouffe dans cet appartement fermé ; parler m'est insupportable, et mes yeux brûlent. Je vais au grand air sur la terrasse là-bas ; ne crains rien, je suis forte...

Très inquiète, mais sentant, avec le tact délicat et sûr qui la guidait toujours, que le seul soulagement possible pour Simone dans la crise douloureuse qu'elle traversait, était une entière liberté, la jeune femme la laissa partir, puis doucement, avec des précautions infinies, elle la suivit. Si les femmes ont pour souffrir des puissances ignorées, elles ont du moins la faculté de se comprendre très vite en leurs douleurs.

La nuit était belle et déjà froide ; la lune glissait dans les profondeurs du ciel, glaçant tous les objets de sa lumière pâle, les revêtant d'une teinte uniforme ; et détachant avec netteté leurs plus petits détails.

Elle aperçut bientôt la taille avelte de Simone qui tranchait sur le noir des charmilles. La jeune marquise regardait avec une fixité malade le ciel si pur sous son semis d'étoiles, la campagne endormie, les prés baignés de clartés et enveloppés d'un brouillard floconneux. Peu à peu elle s'affaissa sur ses genoux devant le mur couvert de lierre et de mousse, et cachant sa tête entre ses deux bras repliés, elle sanglota tout haut.

Cette convulsion de douleur attrista et rassura Gabrielle.

—Elle souffre encore, se dit-elle, mais du moins, elle pleure. Pour apaiser un semblable orage, il fallait une pluie rafraîchissante ; laissons passer la crise.

XI

Quand la marquise d'Hérigny, rassasiée de larmes, releva la tête, elle n'était plus seule. Les bras croisés, immobile et pâle, Richard la regardait.

Leurs yeux se rencontrèrent, et la jeune femme, bouleversée par une émotion terrible, essaya de se relever et d'appeler un reproche sur ses lèvres ; mais ses forces et son cœur trahirent sa volonté ; elle se tut, et retomba défaillante.

Richard la souleva, et la couchant à demi sur l'épaisse verdure qui recouvrait le banc rustique, il resta debout devant elle.

—Et c'est ainsi que vous m'aimez ! dit-il avec une amertume si profonde, qu'elle était presque de la dureté. Comment donc, Simone, comprenez-vous l'amour ?

La jeune femme ne répondait pas, il continua :

—Parce qu'un misérable vous a insultée, parce que votre âme a été méconnue, parce que vous avez été, pauvre enfant généreuse, victime de cœurs lâches et vils, vous vous cachez dans l'ombre, la tête basse, les yeux éteints, martyrisée par vos cruelles défiances ; vous doutez de tous, même de moi !... Un jour, il n'y a pas longtemps, Simone, vous vous êtes révoltée, en me demandant de quel droit je doutais de vous... aujourd'hui, je vous répète, dans la tristesse et l'inlignation de mon âme : que vous ai-je fait pour que vous doutiez de moi ?

—Cet homme vous a parlé ; c'était votre confident, votre ami ; vous avez vu cette odieuse lettre, vous avez ri, vous avez cru, enfin !...

—J'ai connu toute votre histoire, c'est vrai ; j'ai considéré cette infamie comme la conclusion bien digne d'une vie débauchée et inutile... et j'ai plaint la femme inconnue qui plaçait si mal son amour et sa confiance.

La jeune femme releva la tête.

—Son amour ! dit-elle avec un frémissement de dégoût.

—Je ne vous connaissais pas, Simone, reprit-il doucement. Une idée étrange et cruelle traversa soudain l'âme tourmentée de la malheureuse enfant.

—Vous m'avez aimée et choisie sans me connaître, dit-elle lentement. Maintenant que vous savez tout—c'est à votre loyauté que j'en adresse, Richard—regrettez-vous votre choix ?

—Quand je vous ai donné mon cœur, Simone, ma confiance a été à vous ; maintenant, comme alors, ce que vous direz, je le croirai ; vous êtes ma foi, mon amour, mon bonheur, ma vie !

La jeune femme saisit les deux mains de Richard, et baisant les yeux pour ne pas voir les ravages du coup qu'elle allait porter :

—Et cependant, si c'était vrai ! dit-elle...

Il bondit, comme si la morsure d'un serpent l'eût atteint en plein cœur.

—Madame, dit-il, d'une voix creuse et brisée, cessez ce jeu cruel, je ne puis plus... vous jouez avec des sentiments terribles... Reprenez cette phrase menteuse que vous me jetez comme un défi, comme un aveu, et que je vous dirais, pour la moitié de mon sang, n'avoir pas entendue... Dites que vous avez menti pour voir jusqu'où pouvait aller ma tendresse... Dites que la soif de souffrance qui vous dévore est enfin apaisée... et que vous êtes lasse de me tenir sur la croix avec vous... je vous pardonnerai encore, car après cela, après ce supplice... je puis tout supporter ; dites, Simone, par pitié !

La jeune femme était d'une pâleur mortelle, et dans le silence de cette nuit sereine, on entendait les battements irréguliers de son cœur.

—Je vous fais souffrir, Richard, dit-elle, c'est affreux ; je le sens, mais je ne puis changer. J'ai le doute et la révolte dans le sang ; je ne puis croire à la franchise, je ne puis croire au dévouement ; je vous aime et je ne puis croire à votre amour.

Elle s'arrêta, haletante.

—Pardonnez-moi, mais... répondez-moi : cette lettre... vous l'avez vue, je l'ai écrite ; un jour, vous pourriez croire ! si c'était vrai, ce qu'il a dit, le monstre !... que feriez-vous !...

Richard se redressa, domina de toute sa haute taille la jeune femme affaissée.

—C'est trop, dit-il sourdement, Simone, Simone, sachez-vous, jamais de quel amour je vous aimais !... de quel piédestal vous tombez ! Je vous élevais si haut, que toutes les adorations

de mon cœur pouvaient à peine me porter jusqu'à vous... il me faut briser de mes mains mon idole adorée !... vous le voulez. Eh bien, comprenez-moi ; je pourrais vaincre vos révoltes à force de tendresse, je pourrais vous supporter cruelle et railleuse, je pourrais vous venger, et je vous vengerai ; mais je lutterais en vain contre le mépris et si vous aviez dit vrai, malgré ma folle passion, le mépris viendrait !...

Il soupira profondément et se tut.

Stupéfaite, interdite, la jeune femme le regardait toujours.

—Vous n'avez rien à me dire, Simone ? murmura-t-il.

Ses lèvres se contractèrent, mais elle ne prononça pas un mot, et baissa lentement les yeux.

Il recula, s'enfonçant dans les profondeurs obscures de la charmille, et la contempla quelques secondes encore, éclairée par cette lumière adoucie, frêle et gracieuse comme une apparition évoquée par la magie, et qui doit pâlir et s'effacer aux premières blancheurs du matin.

Il eut un geste de colère folle, puis deux larmes jaillirent brusquement de ses yeux.

—Adieu, murmura-t-il, adieu, mon bonheur !

Et il disparut dans la nuit.

XII

Gabrielle n'avait rien vu, rien entendu ; quand la marquise d'Hérigny rentra, le front haut, l'œil sec, la narine frémissante, elle la trouva paisiblement assise au milieu des caisses presque vides.

—Tu vois, ma chérie, commença-t-elle, j'ai espéré que le calme de cette belle nuit t'inspirerait mieux que mes paroles. Simone se pencha sur une malle ouverte, y précipitant févreusement le linge et les vêtements qui couvraient les meubles.

—Gabrielle, dit-elle, de sa voix brève et saccadée, il s'agirait de ma vie, il s'agirait de la tienne, bien autrement précieuse et sacrée à mes yeux, que je partirais encore ; je partirais, dût le monde s'écrouler et ensevelir sous ses ruines les misérables qui m'ont faite ce que je suis.

—Mais où veux-tu aller, ma pauvre enfant ?

—Je n'en sais rien, le plus loin possible, où le hasard me poussera ; tu le sauras, je te le promets. Mais aujourd'hui, fais-moi l'aumône de ton indifférence, Gabrielle, je t'en supplie !

Et elle partit ainsi.....

XIII

Comme Simone l'avait dit, elle marcha au hasard. Les adieux de son amie ne lui avaient pas arraché une larme ; après les secousses répétées du soir et de la nuit, ce qu'elle éprouvait surtout, c'était un invincible besoin de repos. Que cherchait-elle ? qu'allait-elle faire ? elle ne le savait pas. Incapable de penser, fatiguée du son de sa voix, fatiguée du bruit de ses pas, rassasiée de souffrance, elle ne voulait plus souffrir ; et dans la torpeur mortelle où elle restait volontairement plongée, du moins, elle ne souffrait pas.

Quand une balle, en brisant un membre, se loge dans un corps humain, le blessé chancelle et tombe sous la violence du choc ; mais la douleur n'est pas aiguë d'abord. Elle se généralise, tout l'organisme y participe et s'engourdit dans une prostration presque complète. Plus tard seulement, lorsqu'il faut sonder le mal pour y apporter remède, la sensibilité se réveille, la chair vivante palpite et se tord, les nerfs attaqués ressentent et imposent d'atroces douleurs.

La jeune femme se laissait vivre machinalement ; étonnée d'être debout encore... Elle fit ainsi les quelques lieues qui la séparaient de la gare, entra silencieusement, du pas souple et léger qui lui était habituel, et s'assit sur le divan de cuir. La pluie tombait, abondante et très froide : le vent la chassait par rafales, et les rares voyageurs regardaient curieusement cette femme élégante et jeune, dont l'œil voilé et la pose affaissée indiquaient un si profond désintéressement de ce qui se passait autour d'elle.

Ces situations violentes se dénouent forcément par les incidents les plus simples : la marquise d'Hérigny avait amené de Paris une femme de confiance, c'était autrefois par son mari, et qui ne la quittait jamais ; c'était une Anglaise d'un âge mûr, fort attachée à sa maîtresse. Elle mettait de l'ordre et de la méthode dans ses moindres actions, et les plus épouvantables bouleversements ne l'eussent pas fait dévier de la voie tracée, qui, pour elle, constituait le devoir. Comme elle avait accompagné Mme d'Hérigny de Paris à Sivray, elle était disposée à l'accompagner partout où sa fantaisie la conduirait, avec la même invariable docilité ; il ne lui fallait pour cela qu'une impulsion... mais cette impulsion, encore devait-elle la recevoir.

Après une demi-heure d'attente respectueuse en compagnie de bagages, l'estimable personne entra dans la salle où se trouvait sa maîtresse, et resta devant elle, positive et droite comme un point d'interrogation.

—Où je veux aller ? fit la jeune femme, étonnée qu'on songeât à lui demander un effort, au moment où elle se fût réfugiée dans la mort sans un regret. Où je veux aller ? mais peu m'importe. Emmenez-moi où vous voudrez. Surtout, laissez-moi en paix.

Avec le flegme qui caractérise sa nation, l'Anglaise salua, sortit, et s'accorda quelques minutes de réflexion. Ensuite, comme il y a dans toutes les âmes une tendresse innée pour le sol natal, cette femme qui avait pris naissance sur les côtes brumeuses de l'Angleterre espéra sans doute retrouver, avec les brises de l'Océan, quelques émanations de son pays, et dirigea le voyage dans ce sens.

XIV

Si nous avons réussi à présenter sous son véritable jour le caractère de Richard Clarvey, on comprendra aisément dans quel tumulte d'idées et de sensations le laissa le départ de la marquise d'Hérigny. Passions, regrets, colère, se confondaient en lui comme le vent, la grêle et la foudre au plus fort de la tourmente. Après avoir paré son cœur comme une retraite choisie et inaccesible aux profanes, prêt à s'y renfermer pour être heureux, il voyait soudain ce doux nid d'espérances détruit, ravagé, rempli de cendres noires et de débris fumants, comme si l'incendie eût dardé ses langues ardentes dans les replis les plus cachés....

La lettre de Simone l'atterra ; revenu de sa stupeur première, saisi à son tour du doute que la malheureuse enfant laissait derrière elle, et qui s'attachait à lui comme la robe de Nessus, Richard passa des heures affreuses, de ces heures pendant lesquelles se conçoivent et s'exécutent les crimes. Pour envisager sa situation avec calme, pour analyser sa souffrance, le jeune homme dut rappeler toute l'énergie de sa nature. Pendant douze heures d'un mortel tête-à-tête avec lui-même, il but le calice avec toutes ses amertumes, et sur une véritable agonie. Après cela, retrouvant un esprit lucide dans un corps

brisé, il put réfléchir avec sang-froid et agir sagement.

Il ne s'abusa pas un instant, du reste; il aimait trop Simone pour la maudire, il l'aimait avec passion, avec folie; arraché avec tendresse à sa longue vie d'indifférence, il avait fait de la jeune femme l'incarnation du bien et du beau, l'objet de son culte, son idole immaculée, et il avait cru en elle comme en Dieu. Aujourd'hui encore, il se serait fait son défenseur contre tous, prêt à pulvériser le misérable qui l'eût offensée d'un regard ou d'une pensée; mais en même temps il pleurait de rage et criait de douleur sous l'aiguillon du doute, et la certitude qui lui manquait, il l'eût payée de sa vie....

Séparé de Simone, il traînerait une vie de regrets et de misères, et, dût-il en mourir, il aimait son mal et n'y cherchait pas de remède; cela, c'était possible encore; mais vivre en la méprisant, revoir à chaque seconde, dans la veille et dans le rêve, cette enfant au front d'ange, aux yeux sincères et purs, avilie par un larron d'amour qui ne respectait pas même sa faiblesse, et dont chaque tendre parole était l'écho forcé d'un créancier menaçant!... elle avait pu le croire! elle aurait pu l'aimer!....

Fou de désespoir à ces images, ne trouvant plus qu'une incertitude affreuse à la place de la foi robuste qui naguère remplissait son cœur, il la voyait perdue, aussi irrévocablement que si la terre fût retombée, lourde et froide, sur son cerueil, et dans sa douleur aiguë, dans son regret passionné, sentant alors seulement combien il l'aimait, il laissait son esprit s'égarer dans des projets insensés.

—Je la prendrai dans mes bras, s'écriait-il avec désespoir, je la cacherai sur mon cœur, je l'emporterai loin, si loin qu'elle oubliera.... nous oublierions tous deux!....

Puis sa loyauté révoltée, faisant justice de ces chimères, lui montrait le doute persistant, invincible, enfant de tous les pays, compagnon de toutes les heures, souillant les flurs de tendresse, se glissant entre leurs baisers, dénouant leurs étrointes, deséchant leurs cœurs, flétrissant leurs vies....

(La suite au prochain numéro.)

Un nouveau journal français à Rome

Le projet plusieurs fois béni et encouragé par le Souverain-Pontife, relativement à la fondation à Rome d'un grand journal catholique paraissant en langue française va recevoir prochainement son exécution.

Le nouveau journal paraîtra à partir du 1er janvier, sous le titre de *Journal de Rome*. Il se rattache à l'organe catholique le plus important et le plus ancien de la cité pontificale, l'*Observatore Romano*.

On lit ce qui suit dans le programme-circulaire envoyé à tous les évêques: "Il n'est pas besoin d'insister sur la mission spéciale que le nouveau journal est appelé à remplir. En présence de la situation qui est faite au Saint-Siège, il est utile, il est nécessaire que la cause du Pape et de l'Eglise puisse être défendue à Rome par un organe qui porte dans tous les pays les réclamations du Souverain-Pontife et les réclamations morales et matérielles que soulève l'intolérable servitude à laquelle la révolution a condamné le chef de la chrétienté."

On a considéré qu'un journal de langue française répondrait mieux aux besoins de la publicité universelle, et on a eu raison.

LE LANGAGE DES YEUX

L'œil en dit autant à celui qui sait le comprendre que le reste du visage. A ceux-là le langage des yeux est plein de révélations. C'est un alphabet, une grammaire que chacun devrait apprendre; car souvent lorsque tout le reste nous trompe, l'œil nous dit la vérité.

Quand les yeux nous annoncent une chose, dit Emerson, et la langue une autre, l'homme pratique s'arrêtera plutôt aux premiers.

Que d'indications dissimulées par les lèvres et que révèlent les yeux! Une bouche remplie de paroles menaçantes est trahie par le regard.

L'œil dément les avancés de la langue, souvent au moins observateur.

"Chacun de nous porte en son regard l'indication de son rang dans l'immense balance de l'humanité," a dit un écrivain.

Vous essaieriez en vain à tromper l'observateur sur votre compte; il vous aura bientôt jugé ce que vous êtes.

Il est vrai qu'il y en a qui ont une merveilleuse puissance de voiler l'expres-

sion de leurs yeux, mais ils ne peuvent constamment en retenir les feux cachés et finissent par les laisser percer. C'est alors que se révèle la force ou la faiblesse de l'âme, cette citadelle de l'individu.

Le regard seul est une autorité, et c'est ce qui explique pourquoi des personnes se font obéir de l'œil avant même de parler, tandis que d'autres n'y réussiraient pas.

MAXIMES ET DROIT

—Le porteur d'un billet qui accorde un délai au débiteur ne perd pas par là son recours contre l'endosseur.

—Des marchandises vendues sur fausse représentation ne peuvent être recouvrées entre les mains du tiers acheteur de bonne foi.

—L'intention de nuire au propriétaire doit être établie dans toute accusation en dommage pour abattage d'un animal.

—Une personne a un privilège sur la propriété qu'elle a trouvée, jusqu'à concurrence du montant offert pour le recouvrement d'icelle.

—Les animaux trouvés errant sur la voie publique peuvent être conduits par qui que ce soit à l'enclos public.

—Un particulier peut obtenir un bref d'injonction pour arrêter une nuisance publique qui le fait souffrir en même temps que d'autres.

—Le fait qu'un assureur n'a pas été informé qu'il y aurait bientôt un litige relativement à la propriété n'annule pas la police.

ÇA ET LÀ

Dix millions de personnes sont employées aux Etats-Unis à la culture et à la fabrication du tabac.

On calcule qu'il a été récolté, cette année, dans les provinces de Québec et d'Ontario, 25 millions de boisseaux de blé.

Le marquis de Lorne a commencé à faire une série de discours publics en Angleterre, sur les avantages de l'émigration au Nord-Ouest.

Mgr Duhamel est parti le 21 décembre pour Rome, accompagné de M. l'abbé Michel, curé de Buckingham, et de M. l'abbé Agnel, curé d'Aylmer.

Si nous en croyons les dernières dépêches, un cultivateur nommé Jacques Perrault, de Rimouski, aurait eu maille à partir avec un ours gigantesque après une lutte acharnée dans laquelle Perrault aurait laissé plusieurs lambeaux de chair; il a fini par triompher et laisser son adversaire sur le terrain.

Les revenus de la France accusent un surplus de 200,000,000 de francs pour cette année. Les crédits additionnels qui ont été votés s'élèvent à 170,000,000 de francs, il reste encore un excédant de 30,000,000 de francs.

Le petit Toto est très gourmand. Son papa le fait entrer chez un pâtissier, l'autre jour, et lui dit:

—Voyons, mon gros, choisis dans tout cela, ce que tu voudras—ce que tu aimes le mieux... Tiens, veux-tu des éclairs?... Toto (avec sensualité).—Oh! non, papa, ça passe trop vite!...

Que je désirerais avoir un teint semblable au vôtre, disait une jeune fille. Cela est facile, faites usage des Amers de Houblon, cela enrichit le sang et donne de la vie.

Une tempête a sévi sur la France, la semaine dernière, et le vent a jeté plusieurs vaisseaux à la côte.

Douze cents des mineurs de La Grande-Combe (France) qui s'étaient mis en grève ont repris leur travail.

Les examens des élèves de la Faculté de Médecine de l'Université-Laval de Québec sont commencés depuis le 21 décembre.

Il vient d'être publié, en Turquie, un décret qui ratifie les arrangements pris pour la liquidation de la dette de cette puissance.

L'empereur d'Autriche a visité lui-même tous les théâtres de Vienne et a ordonné d'adopter des mesures pour éviter tout danger d'incendie.

On a saisi, à St-Petersbourg, des bombes cachées dans des oranges.

Le sénat italien a adopté par 142 voix contre 55 l'article du projet de loi sur la réforme électorale donnant le droit de vote à tous ceux qui savent lire et écrire. Le Sénat a ensuite adopté l'ensemble du projet de loi.

M. Laughlin, le membre de la ligue agraire qu'on avait arrêté, s'est évadé de sa prison pendant la nuit.

On mande de Dublin, Irlande, qu'à une réunion des lands-lords, on a protesté contre la conduite des juges chargés d'administrer la loi agraire. On va proposer au gouvernement de prendre possession des terres et d'indemniser les propriétaires.

La semaine dernière, dans un des triots du Mexico, un des joueurs de roulette est tombé mort au moment où le croupier criait d'une voix de stentor: la banque a gagné! Le malheureux venait de perdre tout ce qui lui restait dans les poches.

Un thermomètre brisé provenant du ballon dans lequel M. Powell a fait une ascension le 10 courant, a été trouvé à Waymouth, sur la côte du Dorsetshire (Angleterre). Cette circonstance confirme la croyance que M. Powell a été noyé en mer.

A une assemblée de la société d'agriculture de Verchères, tenue à Ste-Théodosie le 21 décembre courant, les messieurs suivants ont été élus directeurs pour l'année courante:

MM. J.-N.-A. Archambault, Varennes; Alphonse Duhamel, Béceil; J.-B. Beaudry, Saint-Marc; Ephrem Tessier, Saint-Antoine; Alphonse Chagnon, Verchères; Clément Hébert, Contrecoeur; Joseph Colette, Sainte-Julie; Napoléon Handfield, Ste-Théodosie; Pierre Beauregard, Varennes.

A la même séance, les directeurs élus ont choisi comme officiers:

M. J.-N.-A. Archambault, président, réélu; M. Alphonse Duhamel, vice-président; M. Félix Voligny, de Contrecoeur, sec.-trésorier, réélu.

J. D. Alexander, du *News*, Barnesville, Co., dit: Depuis 12 mois que je souffrais du rhumatisme inflammatoire, j'appelais auprès de moi plusieurs médecins éminents mais sans résultat satisfaisant. Il n'y eut qu'après l'essai de 12 bouteilles de l'huile de St. Jacob que je ressentis du soulagement. Je suis convaincu que je dois ma guérison à cette huile merveilleuse.

Conseil.—Pour miner un poêle avec le moins de peine possible, vu que le brillant voulu se produit de suite, il faut avoir soin de pulvériser un morceau d'alun de la grosseur d'une noix, de faire dissoudre cette poudre dans deux cuillerées de vinaigre, et d'ajouter la solution ainsi obtenue à la mine préparée en la manière ordinaire.

A l'approche des fêtes on n'entend parler que de présents, d'étrennes. La Maison GRAVEL & THIBAUT ne veut pas rester en arrière. Elle veut aussi, à sa manière, donner des étrennes à ses nombreuses pratiques, non pas en faisant cadeau de quelques petits objets dont la valeur est toujours prise sur les marchandises, mais en vendant d'ici aux Rois presque au prix coûtant.

C'est donc une belle occasion à saisir pour tous ceux qui n'ont pas encore complété leurs achats d'hiver; car, outre la modicité des prix, cette maison possède l'assortiment le plus complet. Ces marchandises sont des mieux choisies. Profitez donc de l'occasion. Venez voir notre département de Tweed, dont on fait une spécialité.

Nos Manteaux ont la meilleure coupe possible. Madame Crébassa, modiste, en a la charge: c'est tout dire. Et puis nos modes, les dames en savent déjà quelque chose. Une visite donc.

J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

VARIÉTÉS

Le parisien Canaron s'est payé un petit train de plaisir pour le Havre.

Assis sur la plage, il contemple la mer qui déferle sur les galets en laissant un peu d'écume. Et Canaron, rêveur, s'écrie:

—Dire que c'est avec ça qu'on fait des pipes.

Un mot d'enfant qui ne manque pas d'une certaine philosophie:

—Pourquoi pleures-tu, bébé?
—Parce que papa m'a battu!
—Et pourquoi papa t'a-t-il battu?
—Parce que je pleurais.

Le général B...., dont la femme est malade, est surpris par un de ses amis en train de préparer les lettres de faire part.

—Elle est morte? demanda celui-ci.
—Non.
—Elle va plus mal?

—Non, au contraire; il y a un peu de mieux aujourd'hui. Mais, vous savez, quand on s'y prend au dernier moment, on se dépêche et on ne fait rien de bien!

Une adorable naïveté cueillie dans une feuille berrichonne.

Après avoir donné des détails sur un accident de chemin de fer, elle ajoute:

"Un chauffeur a reçu à la tête une blessure grave. Toutefois, on espère que l'amputation ne sera pas nécessaire."

Un jeune homme allait se marier. Il sortait du confessionnal; il jugea à propos de retourner vers le confesseur et de lui dire:
—Mais, mon Père, vous avez oublié de me donner une pénitence pour l'absolution!
—J'y ai bien songé, mon fils, mais ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier?

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générales du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.



CHAUN SON TOUR

CANADA

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

CANADIEN DU PACIFIQUE

Incorporée par lettres patentes sous le grand sceau du Canada

DEBENTURES A 5 POUR CENT

Payables en or dans cinquante ans

SUR PREMIERE HYPOTHEQUE DES TERRES CONCÉDÉES

Emission totale autorisée..... \$25,000,000
 Acceptées par le gouvernement comme garantie de l'exécution du contrat passé entre le gouvernement et la compagnie..... \$ 5,000,000
 Maintenant offert au public..... \$10,000,000

Le principal et l'intérêt payables en or monnayé du poids et de la finesse de l'étalon actuel — le principal à Montréal, Canada, et les intérêts le 1er d'avril et le 1er d'octobre, au gré du porteur, soit à Montréal, soit à New-York, ou à Londres, Angleterre, au taux de 4c 1/2 sterling pour chaque piastre.

Débentures de la dénomination de \$1,000 et de \$500 chacune. Le principal payable le 1er d'octobre 1931, hormis qu'elles ne soient offertes auparavant pour le paiement des terres et, en conséquence, annulées ou rachetées par les syndics à même le produit de la vente des terres, soit au cours de la Bourse ou par tirages à dix pour cent de prime.

SYNDICS POUR LES PORTEURS DE DEBENTURES

CHARLES F. SMITHERS, Ecuyer, *Président de la Banque de Montréal.*
 HONORABLE J. HAMILTON, *Président de la Banque des Marchands du Canada.*
 SAMUEL THORNE, *Négociant, de New-York.*

Les débentures sont garanties par une hypothèque consentie en faveur des dits syndics qui leur confère, en vertu des clauses de la charte, plein pouvoir de payer les débentures, principal et intérêts et de faire toucher aux porteurs le produit net de la vente des terres. Avant d'être mis en force, l'acte plus haut cité a été soumis au gouvernement qui a, depuis, accepté les \$5,000,000 comme garantie de l'exécution du contrat conformément aux clauses de la charte.

L'hypothèque ainsi créée est privilégiée sur toute l'étendue des terres concédées à la compagnie, formant 25,000,000 d'acres des plus belles terres propres à la culture, situées dans cette partie du pays désignée sous le nom de "Zone Fertile" des territoires du Nord-Ouest, reconnue comme étant la région la plus considérable et la plus propre à récolter du blé de la meilleure qualité qu'il y ait sur le continent d'Amérique, et la compagnie peut localiser son octroi de terres dans cette région exclusivement, en mettant de côté toutes les sections qui ne sont pas propres à la culture.

Les débentures seront acceptées par la compagnie en paiement des terres au taux de 110 avec les intérêts accrus sur icelles.

En vertu de l'acte d'obligation hypothécaire, la compagnie s'oblige expressément de payer les intérêts sur les débentures semi-annuellement, lorsqu'ils deviendront dus, et le principal à l'échéance. Le produit net de toutes les ventes de terres devra être remis aux syndics pour qu'ils les gardent en mains, d'abord, pour garantir l'accomplissement de l'obligation de la compagnie de payer les intérêts sur les débentures, et, tant que cette obligation sera remplie ponctuellement, pour être appliqué à l'achat de débentures, pour annulation, pourvu que le prix n'excède pas 110 pour cent et les intérêts accrus; mais si les débentures ne peuvent être achetées à ou au-dessous de ce prix, alors les syndics sont autorisés et requis de désigner, par lots, de temps à autre, à mesure que les fonds s'accumuleront entre leurs mains, les débentures qui devront être présentées pour être payées et annulées à 110 pour cent avec les intérêts accrus.

Le contrat stipule que toutes les débentures émises seront déposées d'abord entre les mains du gouvernement, et que le produit de toutes les ventes de terres sera aussi déposé entre les mains du gouvernement et ne sera payé à la compagnie qu'en proportion des travaux qui auront été faits pour la construction du chemin. L'intérêt à quatre pour cent, sur le montant restant en la possession du gouvernement, est, en vertu de l'acte précité, expressément réservé pour le paiement des intérêts sur les débentures, et ne peut être appliqué à aucune autre fin.

On verra par le rapport officiel du président de la compagnie, que les directeurs veulent terminer et ouvrir la ligne du chemin de fer jusqu'au Pacifique sans se prévaloir du droit qu'ils ont en vertu de la charte, d'émettre ses débentures en offrant le dit chemin de fer pour garantie; et qu'ils sont convaincus que les capitaux additionnels requis pour terminer le contrat et pour voir la ligne du matériel nécessaire pour son exploitation pourront être obtenus par l'émission d'actions privilégiées ordinaires. Dans ce cas, les seules obligations qui gouvernent les revenus de la compagnie seront les intérêts sur ces débentures, qui seront payés avant tout dividende sur les actions ordinaires et privilégiées.

Ces débentures seront acceptées par le Receveur-Général comme dépôt de la part des compagnies d'assurance en vertu de l'acte 40, Vict. chap. 42.

Il est pourvu à l'enregistrement des débentures à Montréal, à New-York et à Londres.

On peut examiner la charte de la compagnie et obtenir des copies de l'acte de *fiduciary* hypothécaire du rapport du président et du prospectus de la compagnie aux bureaux des sous-signés.

Ces débentures sont maintenant offertes au public au pair avec les intérêts accrus, par les sous-signés qui se réservent le droit d'en augmenter le prix, en aucun temps, sans avis préalable.

Les demandes pour débentures devront être adressées comme suit:—

BANQUE DE MONTREAL

MONTREAL

Ses succursales en Canada, et ses agences à Chicago, et au No. 9, Birch Lane Londres, Angleterre.

J. S. KENNEDY & Cie.,

63, William Street, NEW-YORK,

W. WATSON & A. LANG,

AGENTS DE LA BANQUE DE MONTREAL,

59, Wall Street, NEW-YORK.

Montréal, 25 novembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelaga pour Ottawa.....	8.30 am	5.15 pm	
Arrivée à Ottawa.....	1.00 pm	9.45 pm	
Départ de Ottawa pour Hochelaga.....	8.10 am	4.55 pm	
Arrivée à Hochelaga.....	12.40 pm	9.25 pm	
Départ de Hochelaga pour Québec.....	3.00 pm	10.00 pm	
Arrivée à Québec.....	9.25 pm	6.30 am	
Départ de Québec pour Hochelaga.....	10.10 am	10.00 pm	
Arrivée à Hochelaga.....	4.40 pm	6.30 am	
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....	5.30 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.15 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelaga.....	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.....	5.00 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.25 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.....	6.00 am		
Arrivée à Hochelaga.....	8.50 am		

(Trains locaux entre Aylmer.)
 Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes *à l'instar.*

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

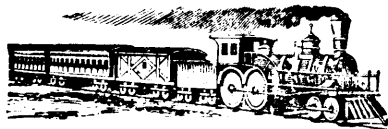
Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL.
 212 RUE ST-JACQUES, }
 VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.

L. A. SÉNÉCAL, *Receveur-Général.*



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 53 p. m.
" Trois-Pistoles.....	9 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 15 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 00 p. m.
" Saint-Jean.....	7 30 p. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St-Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m. restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 123, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant-en-Chef, Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.—52 f.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

DÉCEMBRE 1881

Distribués.	DÉPÊCHES.		Fermées.		
	A. M.	P. M.	A. M.	P. M.	
	Ontario et Etats de l'Ouest.				
8-9 00	(A) Ottawa, par chemin de fer.....		8 15	8 00	
8-8 40	(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....		8 15	8 00	
	Québec et Provinces Maritimes.				
	Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.....				
5 35	Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q.M.O. & O. (B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc.....			1 50	
8 00	(B) Township de l'est, Trois Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.....			8 00	
	12 50	Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa.....		7 00	
9 20	Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.....			4 30	
8 00	Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.....			7 00	
11 30	Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford.....			2 15	
8 00	12 45	St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.....	6 00	2-15 8	
8 00	Ch. de fer d'Acton et Sorel.....			8 00	
10 00	St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.....			7 00	
10 00	St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.....			2 15	
9 00	Ch. de fer Sud-Est.....			4 45	
8 00	N.-Brunswick, N. Ecosse et l'île du P.-E. Terrebonne, partant de Halifax, 7 et 21 Nov.....			8 00	
	Dépêches Locales.				
9 45	Valleyfield, Valois et Dorval.....			4 30	
11 30	Route Be-narquois.....		6 00		
11 30	Boucherville, Contrecoeur, Varennes et Verchères.....			1 45	
9 00	5 30	Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.....	9 00	6 00	
9 00	5 30	Hochelaga.....	8 00	15 50	
11 30		Huntingdon.....	6 00	2 00	
10 00	5 30	Machine.....	6 00	2 00	
10 20	3 00	Laprairie.....	7 00	2 15	
10 30		Longueuil.....	6 00	1 45	
10 00		New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.....		4 30	
10 00		Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne.....		2 00	
8 30	2 30-6	Pointe St-Charles.....	8 00	15 50	
11 30		Ste-Cunégonde.....	6 00		
10 00		St-Lambert.....		2 15	
	1 30	St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.....		7 00	
11 30	5 30	Côte St-Paul et St-Henri de M.....		6 00	
10 00		Pont-Viau et Sault-au Récollet (aussi Bougie).....		3 30	
10 00	6 55	Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis.....	7 00 et 11 45	3 30	
	Etats-Unis.				
8-9 40		Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.....	7 00	5 40	
8-8 40		New-York et Etats du Sud.....	6 00	2 15	
10 30		8 00	12 30	Island Pond, Portland et le Maine.....	et 5 40
8-8 40		8 15		Etats de l'Ouest et du Pacifique.....	8 00
	Grande-Bretagne.				
		Par ligne canadienne, Jeudi.....		7 00	
		Par ligne canadienne pour l'Allemagne, Jeudi.....		7 00	
		Par ligne Cunard, Lundi.....		5 25	
		Par ligne Cunard, Supplémentaire, 13 et 27 Décembre.....		2 15	
		Dépêche directe pour l'Angleterre par New-York, Mercredi.....		2 15	
		Dépêches pour l'Allemagne, par New-York, Mercredi.....		2 15	
		Par ligne White Star, 16 et 30 Décembre.....		2 15	

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.

(B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STURVENNA & BROS., boîte 22, Northford Ct.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité. Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

HAUTES NOUVEAUTÉS
ARTICLES DE PARIS
FANTAISIES

A L'OCCASION DES
FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

FLEURS, SOIERIES
CHAPEAUX, PLUMES
ROBES ET MANTEAUX

GRANDE EXPOSITION

CHEZ

BOISSEAU & FRÈRES,

235 & 237, Rue Saint-Laurent,
MONTREAL

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK,
AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L.
AVOCAT,

7, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN
AVOCATS,

No. 34, Rue Saint-Jacques
MONTREAL

SIMÉON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

AU GRAND VATEL

26, 28, 30, Rue St-Jacques

MONTREAL

LUNCH A TOUTE HEURE

A 25 CENTS ET 50 CENTS

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,
AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes,
MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY,
F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSAU, L.L.B.

F. X. COCHUE,

EVALUATEUR,

Membre de la Corporation des Agents d'Immobles; né-
gocié des Prêts sur Immobles; Achat et vente
de biens fonciers. Bureau à la Commission
des Immobles.

RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

BUREAU DE CREDIT

GAGNON FRÈRES, Propriétaires,

ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CARTIER,
PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST,

300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue
Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et
Belgique. — Importateur d'Articles français, belges et al-
lemands, aux prix de fabrique. — Spécialité de matières
premières.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze
pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00
des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit,
Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons
décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement
de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE
et de PIÈCE, pour la vente en gros et l'importation sur
demande; et afin d'écouler le plus promptement possible
notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons
une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte,
suivant l'importance des achats.

J. B. ROLLAND & FILS,

LIBRAIRES ÉDITEURS,

12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise

Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur
à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC,

229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Peinture Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes.
Succursale des Etablissements Artistiques de Bar-le-
Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitreaux) et la
Statuaire Religieuse.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE
d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe

DE

PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu a, pen-
dant plusieurs années, été reconnue sur les marchés amé-
ricains et européens comme la meilleure sous tous les
rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande.
Cependant, nous sommes maintenant en mesure de don-
ner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous
nous sommes entendu avec

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la prompte et fidèle exécution
des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement
ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

LES PILULES GOLVIN
ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des
Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme
au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus,
chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de
Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans
toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres,
les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulière-
ment toutes les affections énumérées dans le **NOUVEAU GUIDE DE
LA SANTÉ**. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nom-
breuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. — Se
vendent dans toutes les Pharmacies — Exiger avec chaque boîte le **Nouveau Guide de la
Santé**. — Toute communication relative à la **Méthode dépurative**, doit être adressée à
M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colom-
bie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le soussi-
gné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FE-
VRIER prochain, en une somme ronde, pour la construc-
tion de cette partie du chemin entre Port Moody et l'ex-
trémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une
distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et
des formules de soumission en s'adressant au bureau du
Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster,
et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après
le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils
seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux en-
trepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le ter-
rain durant la belle saison et avant le commencement de
l'hiver.

M. Marcus Smith qui est chargé du bureau à New-
Westminster, a ordre de donner tous les renseignements
possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur
une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec.
Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées
"Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN,
Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, }
Ottawa, 24 octobre 1881. } 44-3

DEMANDEZ LA
POUDRE à PÂTE
VICTORIA
La seule Certifiée Pure par le
PROF. J. BAKER EDW. QDS. Analyste.
SOUS LES ÉPICIERS
Manufacturée par
D.C. BROUSSEAU & CIE.
MONTREAL
RUE NOTRE DAME

LA COMPAGNIE
LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,
LITHOGRAPHERS,
IMPRIMEURS,
GRAVEURS,
ÉDITEURS,
ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY
MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'au-
cune autre Compagnie Lithographique du Canada, se
trouve par sa position financière et le matériel considé-
rable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution
de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches
d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de ga-
rantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :
12 presses à vapeur.
1 machine patentée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer,
presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse
hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie,
la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins
et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTI-
FIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi
imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,
Gérant.

If you are a man of business, weakened by the strain of your duties, avoid stimulants and use Hop Bitters.

If you are a man of letters, tolling over night work, to restore brain nerve and waste, use Hop B.

If you are young and delicate, or suffering from any infirmity, or single, old or poor health or languish, rely on Hop Bitters.

Whoever you are, whenever you feel that your system needs cleansing, toning or stimulating without intoxicating, take Hop Bitters.

Have you dyspepsia, kidney or urinary complaint, disease of the stomach, bowels, blood, liver or nerves? You will be cured if you use Hop Bitters.

If you are simply weak and low spirited, try it. It may save your life. It has saved hundreds.

Thousands die annually from some form of Kidney disease that might have been prevented by a timely use of Hop Bitters.

D. I. C. is an absolute and irresistible cure for drunkness, use of opium, tobacco, or narcotics.

Sold by druggists. Send for Circular.

HOP BITTERS
NEVER FAIL

HOP BITTERS
W.F.G. CO.,
Rochester, N. Y.,
& Toronto, Ont.